

Histoire culturelle allemande et esprit juif. La confrontation de la philosophie raciste de Bruno Bauch par Ernst Cassirer. Un manuscrit inconnu

Ulrich Sieg, Leonore Bazinek

▶ **To cite this version:**

Ulrich Sieg, Leonore Bazinek. Histoire culturelle allemande et esprit juif. La confrontation de la philosophie raciste de Bruno Bauch par Ernst Cassirer. Un manuscrit inconnu. 2021. hal-03244002

HAL Id: hal-03244002

https://normandie-univ.hal.science/hal-03244002

Submitted on 1 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

<59> Histoire culturelle allemande et esprit juif. La confrontation de la philosophie raciste de Bruno Bauch par Ernst Cassirer. Un manuscrit inconnu.[1]

ULRICH SIEG
Université de Marbourg

Dans l'histoire de l'antisémitisme moderne, la Première Guerre mondiale a une signification décisive. Les juifs allemands ont célébré son déclenchement avec enthousiasme, car à la suite d'une déclaration de « trêve » le 4 août 1914, ils espéraient pouvoir enfin s'intégrer définitivement dans la société[2].

Cette attente a été confortée par le fait qu'ils pouvaient enfin accéder à la fonction d'officier et qu'on leur offrait des postes de responsabilité dans l'économie de guerre de l'État. Mais la propagande d'une communauté du peuple au-delà des religions et des classes s'est avérée illusoire.

Le climat à l'égard des juifs a changé abruptement dès la fin de l'automne 1914. Parmi les causes les plus importantes ont compté le manque de denrées et l'espoir disparu d'une rapide victoire. La propagande pangermaniste qui s'exprimait dans des organes comme le *Reichshammerbund* exagérait de manière démesurée l'immigration des juifs de l'Est et combattait ses soi-disant conséquences désastreuses. Qui plus est, on critiquait l'infidélité politique des juifs et leur attitude démocratique. En outre, on leur reprochait leur participation à l'économie de guerre et prétendait qu'ils « se dérobaient » au service militaire. Ce dernier reproche les affectait énormément, car ils avaient pris les armes avec enthousiasme et un bon nombre s'était sacrifié pour la patrie[3].

La majorité des juifs allemands a vécu comme l'apogée de l'infamie le soi-disant recensement des juifs, lancé en octobre 1916[4]. Initié entre autres par des forces antisémites à l'intérieur du ministère de guerre[5], ce recensement devait repérer la participation des juifs à

1 *Cf.* : Ulrich Sieg, « Deutsche Kulturgeschichte und jüdischer Geist. Ernst Cassirer Auseinandersetzung mit der völkischen Philosophie Bruno Bauchs. Ein unbeachtetes Manuskript », *Bulletin des Leo Baeck Instituts* 88 (1991), 59-71 (indication de la pagination du texte allemand entre <>) ; traduction : Leonore Bazinek, avec l'aimable permission du Leo Baeck Institut. Je remercie Aminata Soukhouna, Emmanuel Faye et Maryvonne Holzem pour leurs relectures attentives.

2 <67> Ouvrage de référence au sujet de l'histoire des juifs pendant la Première Guerre mondiale : Egmont Zechlin, *Die deutsche Politik und die Juden im Ersten Weltrieg*, en collaboration avec Hans Joachim Bieber, Göttingen 1969. *Cf.* par rapport à l'« expérience d'août », *ibid.*, 86-100 ainsi que Werner Jochmann, « Die Ausbreitung des Antisemitismus », in : *Deutsches Judentum in Krieg und Revolution 1916-1923. Ein Sammelband*, éd. Werner G. Mosse en collaboration avec Arnold Paucker, Tübingen 1971, 409-510 ; pour ici 409sqq.

3 Toni Cassirer, *Mein Leben mit Ernst Cassirer,* Hildesheim 1981, commente ce fait de manière assez critique : « En ce moment, il n'y avait rien de plus "allemand" que les juifs allemands – personne n'aurait damé le pion aux juifs en matière de myopie patriotique » (181). La propagande pangermaniste est décrite en détail par Zechlin, *Politik* (*op. cit.*, 518-527).

4 Présentation en détail et bien instruite par rapport à ce thème : Werner T. Angress, « The German Military's Judenzählung of 1916. Genesis – Consequences - Significance », <68> in : Leo Baeck Institute Yearbook 23 (1980) 117-135. La signification du recensement des juifs en tant que fin de la symbiose entre les juifs et les allemands a été décrit récemment par Thomas Nipperdey, *Deutsche Geschichte 1866-1918*, t. 1, *Arbeitswelt und Bürgergeist*, München 1990, 413.

5 La position du ministre de guerre en fonction, Adolf Wild von Hohenborn, à l'égard de l'antisémitisme n'est pas encore suffisamment élucidée, tout comme les préludes de la statistique juive, cf. Andress, *Judenzählung* (*op. cit.*, 123sq). Son prédécesseur et chef d'état-major général, Erich von Falkenhayn faisait partie des antisémites prononcés au ministère de guerre, cf. Martin Kitchen, *The German Officer Corps 1890-1914*, Oxford 1968, 45.

l'effort de guerre. Bien que les résultats n'aient jamais été publiés, ce seul fait a nourri le ressentiment antisémite parmi la population allemande en ce qu'il insinuait un effort de guerre insuffisant des juifs. Bon nombre de juifs ont par la suite perdu confiance en la volonté de l'État allemand de les reconnaître comme ayant les mêmes droits[6]. A la fin de la guerre, <60> l'abîme entre les allemands et les juifs s'était visiblement approfondi.

Hermann Cohen, de 1876 à 1912 professeur de philosophie à Marbourg et tête de l'École du néokantisme de Marbourg, faisait partie des représentants importants du judaïsme libéral. A la veille de la guerre, il enseignait à Berlin à l'« Institution supérieure de la science du judaïsme ». Bien qu'il ne fût pas un défenseur inconditionnel de la politique de l'État wilhelminien, il rejoignit l'enthousiasme de guerre après la publication de la correspondance entre le Tsar et l'Empereur. « Notre affaire a la pureté des anges, la pureté d'anges dis-je! » répétait-il devant son ami Franz Rosenzweig[7]. Il espérait également que l'esprit de l'union nationale pouvait réussir à vaincre l'antisémitisme[8].

Tout comme la grande majorité du corps professoral, Cohen cherchait à se mettre au service de la patrie. Il avait repris son activité d'enseignement à l'université de Marbourg et prononçait des discours sur la signification de la philosophie allemande. Il proposait même, en 1915, au ministère des relations extérieures, de se rendre aux États Unis pour gagner les juifs américains à la cause allemande. Bien que Berlin n'ait pas réagi à son offre, il avait publié un appel dans la *Deutschen Staatszeitung* new-yorkais. Il vantait sa patrie comme « pays originaire de l'humanité, de la liberté de conscience et finalement aussi de la politique sociale[9] ».

Comme la majorité de ses collègues, Cohen croyait à la supériorité de la « culture » allemande face à la « civilisation » occidentale. Dans sa communication de 1915, « À propos du propre de l'esprit allemand », il opposait l'idéalisme des allemands à l'utilitarisme de l'éthique anglaise[10]. Mais la spécificité de son image du monde se trouvait ailleurs : Cohen affirmait que la culture allemande incarnerait également les plus hautes valeurs du judaïsme. Cette conviction s'exprimait ouvertement dans sa brochure « Germanité et Judaïté »[11], parue à l'automne 1915. Il identifiait ici la nation allemande à la littérature classique et affirmait que sa philosophie aurait été élaborée en étroite relation avec le monde spirituel juif. Il proposait même « au juif de la France, de l'Angleterre et de la Russie » de reconnaître en l'Allemagne « le pays maternel de son âme »[12].

---

6 Le rabbin militaire Georg Salzberger notait avec désillusion dans son journal : « L'abîme entre les juifs et les chrétiens qui a été surmonté, s'ouvrait de nouveau. Le juif se ressentait comme stigmatisé » (*cf. Aus meinem Kriegstagebuch*, Frankfurt 1916, 131). *Cf.* la description fine de l'appréhension des juifs par Eva G. Reichmann, « Der Bewusstseinswandel der deutschen Juden », in : *Deutsches Judentum in Krieg und Revolution 1916-1923*, *op. cit.*, 511-612, pour ici 516sqq.

7 Franz Rosenzweig, « Einleitung zu Hermann Cohen », *Jüdische Schriften*, éd. Bruno Strauss, t. 1, Berlin 1924, XIII-LXIV, pour ici LVIII.

8 Cf. la lettre de Cohen à Natorp le 23 août 1914 dans Helmut Holzey, *Cohen und Natorp,* t. 1 : *Ursprung und Einheit*, t. 2 : *Der Marburger Neukantianismus in Quellen*, Basel und Stuttgart 1986, pour ici t. 2, 429sq. Pour ce qui suit, *cf.* Hans-Joachim von Borries, *Studien zum Selbstverständnis des deutschen Judentums 1879/80*, Hamburg 1971, 154-158 et Zechlin, Politik (*op. cit.*, 98sq, 542-545).

9 Hermann Cohen, « "Du sollst nicht einhergehen als ein Verleumder". Ein Appel an die Juden Amerikas », dans : *Jüdische Schriften* (op. cit., t. 2, 229-236, pour ici 235).

10 L'édition la plus facilement accessible : Hermann Cohen, *Schriften zur Philosophie und Zeitgeschichte,* éd. Albert Görland et Ernst Cassirer, Berlin 1928, 527-570. Par rapport à la « guerre des esprits » dans la philosophie de manière impressionnante, voir Hermann Lübbe, *Politische Philosophie in Deutschland. Studien zu ihrer Geschichte*, München 1974, 171-235.

11 Hermann Cohen, *Deutschtum und Judentum mit grundlegenden Betrachtungen über Staat und Internationalismus*, Giessen 1915. Cité ici d'après la « réimpression corrigée et complétée par une postface critique à titre de préface », 2e éd., *Jüdische Schriften* (*op. cit.*, t. 2, 237-301). Indications bibliographiques concernant l'histoire de la réception *cf. ibid*., 476.

12 *Ibid.*, 274.

Cette vision harmonieuse de l'histoire judéo-allemande a été contestée de deux côtés. D'un côté, les sionistes critiquaient les pensées de Cohen comme professorales et naïves. Leur porte-parole, Martin Buber, doutait tout particulièrement qu'en appelant au messianisme juif, on glorifiait la dispersion, l'humiliation, <61> l'absence de foyer du peuple juif comme porteur de valeur et de grâce »[13]. De l'autre côté, des publicistes nationalistes démentaient la portée du judaïsme dans l'histoire des idées allemandes. C'est ainsi qu'au début de 1916 était paru dans les *Preussische Jahrbücher* un article qui attaquait violemment Cohen comme représentant de l'assimilationnisme juif[14]. Cohen était donc déjà au centre d'une controverse publique lorsque parut en juin 1916, dans l'organe pangermaniste *Der Panther*, un texte qui l'affecta profondément.

Il s'agissait d'une lettre ouverte du rédacteur en chef des *Kant*-Studien, Bruno Bauch, à la publiciste Lenore Ripke-Kühn[15]. Il répondait à un de ses articles dans lequel elle lui reprochait de promouvoir, avec son soutien de l'« École de Marbourg », le « formalisme juif » dans la philosophie[16]. L'auteur attestait bien une « véritable sympathie » pour la vision de Ripke-Kühn, mais il réfutait d'être « coresponsable […] d'un accouplement de la pensée allemande et juive »[17]. De même, il renvoyait à sa conférence, prononcée à Jena, « Le concept de la nation », qui devait paraître sous peu dans les *Kant-Studien*[18]. Le fait que le *Panther* avait déjà publié plusieurs pages d'extraits dans son numéro de juillet prouve que cette conférence allait dans le sens du projet pangermaniste. La rédaction recommandait cette conférence comme quelque chose de « spécialement utile pour répandre la signification de l'idée *völkisch* en dehors de la mère patrie »[19]. Peu de temps après, le 16 août 1916, paraissait le double numéro des *Kant-Studien* avec la conférence de Bauch[20].

Cohen et Ernst Cassirer, son « disciple préféré » et Privatdozent à Berlin, ont réagi avec consternation aux propos de Bauch qui défendait aux « étrangers » toute compréhension plus approfondie de la philosophie allemande. Une digression lâche sur l'acquisition de terres en Allemagne par les juifs ainsi qu'une louange du sionisme masquait le fait que Bauch ciblait comme « étrangers » en tout premier ses concitoyens juifs.[21] « Lors du premier émoi », Cassirer avait rédigé un article qui expliquait, selon ses dires, « ses motivations [?] sans retenue ». Il voulait surtout empêcher que l'antisémitisme ne « parvienne à faire école aussi dans les choses de l'esprit, la philosophie et les sciences »[22]. Il avait envoyé cet article,

---

13 Martin Buber, « Völker, Staaten und Zion », dans : *Die jüdische Bewegung. Gesammelte Aufsätze und Anprachen*, t. 2 : *1916-1920*, Berlin 1920, 26-70, ici, p.42. Hans Liebeschütz a bien résumé la controverse entre Buber et Cohen, cf. « Martin Buber und das neue jüdische Geschichtsbild », in : *Bulletin des Leo Baeck Instituts* 1 (1957) 24-27.

14 Max H. Böhm, « Vom jüdisch-deutschen Geist », in : *Preussische Jahrbücher* 162 (1915) 404-420 ; attaqué par Hermann Goldschmidt-Faber qui reprochait à Böhm un « antisémitisme » qui, de fait, aboutirait à un « antichristianisme », cf. « Von Deutschen und Juden. Eine Entgegnung », in : *Preussische Jahrbücher* 163 (1916) 257-28, pour ici 279. Il n'y avait pas de rapprochement entre les positions, comme le montre la réplique de Böhm, « Nochmals. Vom jüdisch-deutschen Geist », in : *ibid.,* 510*sqq*.

15 Bruno Bauch, « Brief an Frau Dr. Ripke-Kühn », in : *Der Panther* 4 (1916) n° 4 742-746. La destinatrice a été l'épouse de l'éditeur du *Panther*, Axel Ripke.

16 <69> Lenore Ripke-Kühn, « Ein Briefwechsel », in : *Der Panther* 4 (1916) n° 4 477-484, pour ici 478.

17 Bauch, « Brief », *op. cit*., 742.

18 Avant l'impression dans les *Kant-Studien,* la conférence est parue en impression séparée, *cf. Vom Begriff der Nation. (Ein Kapitel zur Geschichtsphilosophie)*, Vortrag gehalten in der Staatswissenschaftlichen Gesellschaft zu Jena, Berlin 1916.

19 *Der Panther* 4 (1916) n° 7 914-921, pour ici 921.

20 Bruno Bauch, « Vom Begriff der Nation. (Ein Kapitel zur Geschichtsphilosophie) », Vortrag gehalten in der Staatswissenschaftlichen Gesellschaft zu Jena, in : *Kant-Studien* 21 (1917) 139-162. La datation provient du double numéro 2/3.

21 *Cf. ibid.*, 147 et 159.

22 Lettre de Cassirer à Natorp du 26 novembre 1916 ; Holzey, *Cohen*, *op. cit*., t. 2, 462ff, pour ici 462. Il s'agit du manuscrit « Zum Begriff der Nation. Eine Erwiderung auf den Aufsatz von Bruno Bauch ».

accompagné d'une lettre, au directeur de la *Kant-Gesellschaft*, Hans Vaihinger. Dans sa lettre, il annonçait la démission de Cohen et de lui-même au cas où la direction ne prendrait pas ses distances avec la publication de Bauch[23]. Mais Vaihinger ne pouvait se résoudre à donner suite à cette demande. Son suppléant Arthur Liebert entreprit finalement des efforts de médiation à sa place.

<62> Liebert parla avec Cohen et Cassirer à Berlin et se rendit également à Jena auprès de Bauch afin de trouver un compromis entre les parties en conflit. Bauch était sous pression, car son article avait provoqué de nombreuses démissions de la *Kant-Gesellschaft.* Par conséquent, il refusait toute excuse[24]. Cohen, qui comprenait le texte de Bauch comme une attaque de son concept central, « judaïté allemande » ne se montrait pas plus disposé au compromis[25].

Liebert soutenait le manuscrit de Cassirer auprès de Bauch. Le rédacteur refusa pourtant d'accepter sans réserve cet article, car il le percevait comme subjectif et polémique. De même, il réprouvait le fait que Cassirer s'en prenne également à Madame Ripke-Kühn. Mais le moment décisif se produisit lorsqu'il comprit que le texte de Cassirer n'était pas foncièrement philosophique, mais politique[26]. Cassirer refusait de réécrire son article et il ne voulait pas non plus participer à une controverse publique. Il le retira après cette réaction rude. Néanmoins, il se réservait le droit de le publier ailleurs.

L'affaire échauffait tellement les esprits qu'au mois de novembre, on débattit sur le renvoi de Bauch de son poste dans les *Kant-Studien*. Pour le refus de compromis de l'École de Marbourg, le responsable a été surtout Cohen. Penseur combatif, il était déjà irrité par le « recensement des juifs » au point de risquer de se brouiller avec son ami et compagnon de longue date, Paul Natorp[27]. Il ne montrait aucune compréhension pour la bévue humaine et langagière de Bauch.

Rudolf Eucken, collègue de Bauch à Iéna, néo-idéaliste et nationaliste-allemand, réalisait l'ampleur du gouffre séparant les points de vue. Afin de « prévenir une scission durable de la *Kant-Gesellschaft* »[28], il s'efforça de convaincre les parties conflictuelles qu'elles devaient se rencontrer. Mais il était déjà trop tard pour une telle solution.

Le 20 novembre, Natorp adressa une lettre tout à fait modérée à Vaihinger[29]. Celui-ci tenta de nouveau de convaincre Bauch d'accepter un compromis, mais il échoua face à son entêtement. Au lieu de s'expliquer publiquement ou de se retirer « pour des raisons de santé » pour une année, Bauch démissionna de son poste[30]. Dans sa réponse du 29 novembre, Vaihinger informa Natorp de manière lapidaire :

---

23 La lettre de Cassirer à Vaihinger n'est pas conservée. Elle est évoquée dans une lettre de Cohen à Natorp du 12 octobre 1916 ; Holzey, *Cohen* (*op. cit.*, t. 2, 449sqq., pour ici 449).

24 *Cf.* le récit ultérieur de ces événements dans Bruno Bauch, « Mein Rücktritt von den *Kant-Studien*. Eine Antwort auf viele Fragen », in : *Der Panther* 5 (1917) n° 1, 148-154, pour ici 151.

25 Qui plus est, il se méfia de Liebert, comme par ailleurs il s'est méfié de tous les juifs convertis au christianisme. Il l'appelait de manière désobligeante dans une lettre le 27 otobre 1916, « le converti Levy-Liebert », Holzey, *Cohen* (*op. cit.*, t. 2, 451sqq., pour ici 452).

26 Bauch, « Rücktritt » (*op. cit.*, 152). Bauch affirmait que sa conférence de Iéna n'était pas politique, mais « purement philosophique, plus précisément une analyse des concepts ». Il attestait ainsi qu'il lui manquait toute compréhension pour la sensibilité de ses interlocuteurs.

27 Cf. Holzey, *Cohen*, *op. cit*., t. 1, 37sqq et t. 2, 451-460.

28 Eucken dans sa lettre du 20 novembre 1916 à Vaihinger, StUB Bremen, Archives de Vaihinger, autogr. XXI, 7p, n° 14. Eucken, prix Nobel de littérature en 1908, était très respecté dans le monde académique, *cf*. Lübbe, *Philosophie*, *op. cit.*, 176f.

29 C'était, en quelque sorte, un bilan : « Bref, notre collègue s'est bien planté et Dieu sait quelle mauvaise influence s'est emparée de lui. Il devrait le comprendre lui-même et faire en sorte, bien que ce ne soit pas facile, que les choses s'arrangent. S'il démontre déjà une volonté sérieuse, il pourra calmer le jeu » (Holzey, *Cohen, op. cit*., t. 2, 460sqq., pour ici 461).

30 Bauch, « Rücktritt », *op. cit.*, 152. Le philosophe avait subi au printemps 1917 une opération des reins.

Aussi regrettable que soit cette démission du poste de rédacteur qu'il avait rempli avec enthousiasme pendant 13 ans, elle fut inévitable, car Monsieur le Professeur Bauch, 'décidé dans la chose même', insistait sur sa position.[31]

<63> Arthur Liebert et un professeur ordinaire de l'Université de Halle, Max Frischeisen-Köhler, prirent la succession de Bauch en se partageant les responsabilités rédactionnelles.

L'École de Marbourg se montra satisfaite de cette solution. Le 26 novembre, Cassirer écrivit à Natorp que, « dans un temps qui demandait en tout premier l'unisson », il allait « retenir ses reproches principaux »[32]. Trois jours après, Cohen remerciait Natorp pour son intervention auprès de Vaihinger[33]. Entretemps, Eucken cherchait à sauver l'honneur de Bauch. Le Prix Nobel indiquait le 30 novembre dans une lettre à Vaihinger que la conférence de Bauch n'avait pas suscité « de réserves » parmi les collègues juifs de Jena et il renvoyait aux compte rendus positifs dans les journaux de Jena. Surtout, face à la complexité de la relation entre « le judaïsme et la germanité et, qui plus est, entre la nation et la production intellectuelle », il tenait pour une faute de « charger Bauch avec de telles représailles »[34]. Ce soutien d'Eucken encouragea Bauch à publier son point de vue de ces événements.

Pour Cassirer, l'affaire était déjà « bouclée »[35], lorsque parut dans le numéro de janvier du *Panther* l'article intitulé « Ma démission des Kant-Studien » rédigé par Bauch. Avec cet article, Bauch contestait les communiqués de presse qui disaient qu'il aurait démissionné pour raisons de santé. L'article restituait les événements qui l'avaient conduit de ce point de vue à la démission. Le ton était tout sauf mesuré. Ainsi, Bauch disait qu'il « ne pouvait pas reconnaître une instance supérieure de censure juive sur la rédaction »[36].

L'apologie suscita beaucoup d'attention. Les *Kant-Studien* furent obligées d'admettre le fait que Bauch n'avait pas démissionné pour des raisons de santé[37]. Le 19 février 1917, Heinz Heimsoeth, Privatdozent à Marbourg, écrivait à Nicolai Hartmann, professeur à la même université, qu'il était convaincu que « les *Kant-Studien* étaient maintenant complètement enjuivées ». En même temps, il mettait en garde contre des expressions trop nationalistes dans la philosophie allemande[38]. Dans des organes ultraconservateurs comme le *Hammer*, paraissaient de longues déclarations approuvant la conduite de Bauch[39]. Cependant, cette affaire ne suscitait pas seulement un tumulte dans la presse, mais impliquait des conséquences lourdes pour l'institution philosophique à l'université.

Ensemble avec Max Wundt, professeur à Iéna, Bauch fonda à la Pentecôte 1917 <64> la *Deutsche philosophische Gesellschaft*[40]. Le néo-kantien Bauch et le néo-hégélien Wundt se retrouvaient surtout dans une représentation conservatrice du monde et une valorisation de la

31 UB Marburg MS 831 (=Archives de Natorp) n° 1170.

32 Holzey, *Cohen, op. cit.*, t. 2, 462sqq., pour ici 463. Cassirer poursuit dans une tonalité proche de l'excuse : « Vous comprenez probablement qu'aujourd'hui chacun – juif ou pas – est sensible à l'égard du reproche d'un manque de sentiment national » (*ibid.*). Cette phrase n'est certainement pas un avertissement à l'égard de Natorp comme le voit David R. Lipton, *cf. Ernst Cassirer. The Dilemma of a Liberal Intellectual in Germany 1914-1933*, Toronto 1978, 54.

33 Holzey, *Cohen, op. cit.*, t. 2, 464sqq., pour ici 464sq.

34 StUB Bremen, Archives de Vaihinger, autogr. XXI, 7:p, n° 15.

35 <70> Lettre de Cassirer à Natorp, 1 janvier 1917, UB Marburg MS 831 n° 658. Il soutenait que « le travail positif » serait « incommensurablement plus important » que les polémiques publiques.

36 Bauch, « Rücktritt », *op. cit.*, 152.

37 Communiqué sur les changements dans la rédaction et l'édition des *Kant-Studien*, in : *Kant-Studien* 21 (1917) 492.

38 Frida Hartmann et Renate Heimsoeth (éd.), *Nicolai Hartmann und Heinz Heimsoeth im Briefwechsel*, Bonn 1978, 286sq, pour ici 286.

39 Anonymus, « Zum Streit in der Kant-Gesellschaft », in : *Der Hammer* n° 354 du 15 mars 1917, 148sqq. Cassirer évoquait d'autres communiqués de presse dans sa lettre à Vaihinger du 8 avril 1917. Il demandait si, face aux attaques, « une prise de position publique et authentique des choses serait envisagée par la Kant-Gesellschaft » ; StUB Bremen, Archives de Vaihinger, autogr. XXI, 4:h, n° 2. Il n'y eut pas de telle clarification.

tradition de la philosophie allemande. Lors de la réunion d'inauguration, on fit l'éloge de l'esprit de l'idéalisme allemand comme solution aux problèmes du temps. L'organe de la *Deutschen philosophischen Gesellschaft* était la revue *Beiträge zur Philosophie des deutschen Idealismus*[41] qui était relativement bien diffusée. Ainsi s'implantait une nouvelle concurrence aux *Kant-Studien*, qui restaient néanmoins l'organe préféré des philosophes universitaires allemands au-delà de 1918. Les *Beiträge* réunissaient la tendance nationale-allemande et gagnaient de plus en plus de poids. On soignait ici la légende selon laquelle Bauch aurait perdu son poste à la *Kant-Gesellschaft* suite aux intrigues juives.

Après 1933, c'étaient des proches de la *Deutschen philosophischen Gesellschaft* qui diffamaient Cohen et d'autres penseurs juifs. Un de ses membres, le professeur de psychologie expérimentale à Iéna, Erich Jaensch, réintroduisait l'expression haineuse de Bauch à propos de « l'instance supérieure de censure juive »[42]. Pour le fanatique nationaliste Hans Alfred Grunsky, le « cas Bauch » était la preuve que la philosophie allemande avant 1933 avait été dominée par les juifs[43]. Bauch, quant à lui, devenait en février 1934 le président de la *Deutschen philosophischen Gesellschaft*[44] et se voyait célébré comme un « philosophe germanique ». Mais l'arrière-plan de sa controverse avec Cassirer tombait dans l'oubli.

L'essai de Cassirer resta dans les tiroirs et n'a jamais trouvé l'écho qu'il mérite dans les recherches. Et pourtant, ce texte traite de problèmes qui, malgré l'occasion historique de sa genèse, sont toujours d'actualité.

L'article de Bauch accordait au peuple allemand un rôle particulier dans l'histoire culturelle de l'humanité. La base de son propos est la métaphysique de la germanité développée par Fichte. Bauch l'utilise pour donner sens au lien de la parenté de sang et du sol avec le caractère national. Comme de coutume dans la réception de Fichte depuis 1914, l'expression « patrie » se trouve surévaluée de manière pathétique[45]. Ce qui va en parallèle avec la conviction que les étrangers ne peuvent que difficilement comprendre le monde intellectuel allemand et que, de ce fait, il faudrait protéger sa propre culture d'une sur-influence étrangère, tout particulièrement de l'influence juive[46]. En même temps, le professeur se donne l'allure d'un apolitique, convaincu avoir contribué à la définition objective du concept de nation[47]. Sur ce point, Cassirer ne pouvait pas être d'accord, car tout

40 *Cf.* pour ce qui suit *Reichls Philosophischer Almanach auf das Jahr 1923*, Darmstadt 1923, 121sq. Pour plus d'informations, utiles mais idéologiquement déterminés, voir : Thomas Laugstien, *Philosophieverhältnisse im deutschen Faschismus*, Hamburg 1990, 125sqq.

41 Le programme de la revue est annoncé comme suit : « faire en sorte que les valeurs nationales de la vie intellectuelle allemande et philosophique soient tout particulièrement accentuées », in : *Beiträge zur Philosophie des deutschen Idealismus* 1 (1918) 1sq.

42 Erich Jaensch, « Ein kleines Vorspiel der Freiheitsbewegung vor 25 Jahren und die Entstehung des Instituts für psychologische Anthropologie an der Universität Marburg », dans : *Marburger Universitätsführer. Studienführer der Universität Marburg 1935/36*, 33-46, pour ici 36. Si Jaensch soutient en plus que cette instance supérieure de censure juive a été situé à Marbourg, il redouble alors le propos de Bauch qui se réfère seulement au refus du manuscrit de Cassier à l'hiver 1916/17, *cf. supra*, note 35. - Jaensch a souffert tout au long de sa vie du fait que la majorité des philosophes universitaires s'est prononcée, en 1912, contre son élection sur le poste de Cohen. Voir Ulrich Sieg, *Die Geschichte des Faches Philosophie an der Universität Marburg von 1527 bis 1970*, Marburg 1988, 65sq.

43 Hans Alfred Grunsky, *Der Einbruch des Judentums in die Philosophie*, Berlin 1937, 6sqq. Ce professeur de philosophie à Munich, national-socialiste fanatique, dépeint l'élève de Rickert, Bauch, comme un « philosophe de sang allemand ».

44 Erich Keller, *Die Philosophie Bruno Bauchs als Ausdruck germanischer Geisteshaltung,* Berlin 1935, 51.

45 Bauch, *Begriff*, *op. cit.* 146Sqq. *Cf.* pour l'interprétation nationaliste de Fichte, l'analyse proposée par Lübbe, *Philosophie, op. cit.*, 194-205.

46 C'est ainsi que Bauch, *Begriff*, *op. cit.* 160 met en garde devant les conséquences négatives d'une « pénétration forte de l'Est » pour la culture allemande.

47 Bruno Bauch, « Bruno Bauch », dans : Raymund Schmidt (éd.), *Philosophie der Gegenwart in Selbstdarstellungen*, t. 7, Berlin 1929, 1-42, pour ici 39. Friedrich Meinecke avait apparemment partagé cette vision. Il traite l'écrit circonstanciel de Bauch, chargé de présupposés, comme un texte scientifique normal,

comme Cohen, il avait toujours souligné la contribution du judaïsme à l'histoire intellectuelle allemande.

<65> La réplique de Cassirer affronte dans un premier temps le côté publiciste des adversaires. Le néo-kantien commence avec la contribution philosophiquement sans intérêt, à savoir l'article « Une correspondance » de Lenore Ripke-Kühn[48]. Cassirer désapprouve notamment qu'elle « mêle de manière bigarrée jugements et préjugés, opinions et intentions »[49]. Un auteur « qui saute de l'évaluation objective d'un effort aux élucubrations sur la personne et sa généalogie – comme l'a fait Madame Ripke non seulement à propos de Cohen, mais aussi de Nelson », ne se prête pas à un travail scientifique sérieux.

Cassirer discute plus amplement la lettre de Bauch publié par le *Panther*[50]. Bien que l'élève de Rickert et éditeur des *Kant-Studien* ne manque pas de mérite dans les recherches sur la philosophie critique[51], sa lettre souffre des mêmes manquements que la publication de Madame Ripke-Kühn. Certes, Bauch défend dans son œuvre scientifique une philosophie transcendantale conséquente ; toutefois, dans son article dans ce journal, il ne la respecte pas. Ainsi, établir un lien de dépendance entre la teneur de vérité des énoncés philosophiques et la personne de celui qui les prononce, comme le fait Bauch, n'est qu'un retour au « défaut le plus habituel du psychologisme »[52]. Le penseur juif oppose à cette vision chargée de présupposés la philosophie critique de Kant.

Selon Cassirer, Kant avait l'intention principale « de conduire la philosophie vers la voie sûre et constante d'une science ». L'exigence d'universalité englobait pour Kant ces trois domaines : l'épistémologie, l'éthique et l'esthétique. Mais justement, cette exigence d'universalité de la philosophie transcendantale est détruite « si son fondement relève d'une organisation spécifique de la nature humaine ou des circonstances accidentelles dans laquelle elle se trouve ». Le néo-kantien explicite ce point à l'exemple de l'éthique. La doctrine morale de Kant demande une généralité inconditionnelle, qui ne devait être relativisée par aucune restriction. C'est ici que se loge la différence par rapport à toute éthique anthropologique, que Kant « a décelée avec une acuité tranchante ». L'impératif catégorique ne s'applique pas seulement à tous les êtres humains, mais à tous les êtres rationnels[53]. Le philosophe de Königsberg réfute le concept d'une « éthique allemande », car cela est inconciliable avec l'exigence de sa doctrine morale d'universalité de ses principes. Si, pourtant, il y avait une différence essentielle entre la pensée juive et la pensée allemande, cela aurait partout des conséquences considérables et non seulement pour l'éthique.

---

cf. Weltbürgertum und Nationalstaat. Studien zur Genesis des deutschen Nationalstaates 5e édition 1919, 3, note 1.

48 *Cf. supra*, note 15.

49 Les citations suivantes du texte de Cassirer, « A propos du concept de nation. Réplique à l'article de Bruno Bauch », ne sont pas référencées en détail.

50 <71> *Cf. supra,* note 14.

51 L'École de Marbourg appréciait la compétence philosophique de Bauch comme le montre le compte-rendu détaillé de sa monographie de Kant par Paul Natorp, « Bruno Bauchs [Immanuel Kant] und die Fortbildung des Systems des kritischen Idealismus », dans *Kant-Studien* 22 (1918) 426-459. Néanmoins, Natorp réprouvait que Bauch, avec le colportage à mauvais escient des propos hostiles aux Juifs de Kant, ne rende pas service à la philosophie systématique (*cf. ibid*., 450 ; cf. aussi Bruno Bauch, *Immanuel Kant*, Berlin und Leipzig 1917, 341, note 2 et 349sqq).

52 Cf. : *« Wenn die Verteidigung eines bestimmten Satzes darin bestehen soll, dass nicht Cohen, sondern Natorp ihn zuerst vertreten habe : dann beginnen sich freilich nicht nur die Grenzen zwischen Logik und Psychologie, sondern die zwischen Logik ud Chronologie zu verwischen. »*

53 Sa formule la plus connue : « Agis de telle sorte que tu traites l'humanité aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre toujours en même temps comme une fin, et jamais simplement comme un moyen » (Immanuel Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs* [1785], A 52, B 52, 1re section, trad. de l'allemand par Victor Delbos révisée par Ferdinand Alquié, *Œuvres philosophiques II*, Paris, 1985).

Finalement, le propos de Bauch vise une distinction entre une logique juive et une logique allemande. Ce qui est, sur le plan de la pensée, pourtant inadmissible, car les règles de la réflexion logique ne se situent pas <66> « à l'intérieur de cette sphère délimitée et abritée par les différences folkloriques »[54]. Pour Cassirer, ce « naturalisme purement dogmatique » qui caractérise les pensées de Bauch, n'a aucune dignité philosophique.

Après avoir démontré le non-fondé épistémologique des propos de Bauch, Cassirer en vient à l'objet principal : l'article de Bauch « À propos du concept de nation »[55]. Dans ce traité, le néo-idéaliste écrit de manière pathétique :

> Je me sentirais véritablement minable, traité par la mère nature en parent pauvre au sens propre du terme. Oui, si, un jour après des générations, mon crâne roulait devant les pieds d'un anthropologue, il le traiterait en ricanant de tricheur de sa discipline s'il <sc. cet anthropologue> ne reconnaissait pas tout de suite qu'il s'agit du crâne d'un germain !

Contre cette surévaluation de la pensée raciale physiologique, Cassirer renvoie à un passage de la *Phénoménologie de l'esprit* de Hegel dans lequel celui-ci délimite sa conception de l'esprit de la simple phrénologie. Il fournit une nette explicitation de ce que « l'étant sans activité intellectuelle » ne peut pas compter comme fondement absolu des œuvres de l'esprit. En outre, Cassirer se réfère à la distinction transcendantale entre les causes de faits et les causes de droit. Les causes de faits ne disent rien sur la valeur des efforts culturels. Chaque nation peut vénérer ses propres œuvres d'art sans pour autant être dans l'obligation de mépriser les biens culturels des autres nations. Ce qui est décisif, c'est le caractère général d'un effort culturel. Ce qui vaut également pour la contribution du judaïsme à l'histoire culturelle de l'humanité.

Bien que Bauch affirme être éloigné de tout antisémitisme, il interprète la vie en commun des allemands et des juifs selon un paradigme discriminatoire. Le juif serait alors « commensal dans la maison allemande » et devrait se comporter en tant que tel. Cassirer affirme que ce paradigme ne fait pas justice à l'apport de la pensée juive à l'histoire intellectuelle allemande, car il nie les relations intenses intellectuelles entre les allemands et les juifs. Mais l'« exactitude sobre, quasiment bureaucratique » ne néglige pas seulement l'histoire, elle est aussi inhumaine : « Le rôle du commensal que l'article de Bruno Bauch attribue aux Juifs, les réduirait au rôle des hilotes », à qui l'on dénie toute compréhension profonde de la culture allemande.

Bauch se réfère de manière entièrement injustifiée à Fichte, qui aurait reconnu que « la position que se donne l'individu dans l'empire de l'esprit n'est pas une œuvre de la nature, mais une action de la liberté ». Cassirer renvoie à la parabole de l'anneau de Lessing, afin de démontrer qu'aucune nation n'a d'accès privilégié à l'histoire de la culture allemande. <67> La tolérance est indispensable pour éviter l'appauvrissement du monde intellectuel allemand par l'exclusion des juifs. Toutefois, Cassirer exige que le traitement humain des citoyens juifs s'impose, et cela pas seulement pour des raisons intellectuelles.

L'éthique de Kant démontre que la dignité de l'homme est indivisible. Car c'est seulement lorsque la liberté de chaque sujet humain sera garantie que s'accomplira l'idée générale : si, donc, la « nature rationnelle existe en tant que fin en elle-même »[56]. La dignité de l'homme est blessée dès le moment où un individu est pris simplement comme un moyen.

Mais la critique de Cassirer ne se limite pas aux présupposés et inconséquences intellectuelles de l'argumentation de Bauch. Ce qui est encore bien plus grave à ses yeux c'est de faire passer un message politique sous le manteau de la dignité philosophique :

---

54 Cassirer juge la constitution d'une « mathématique nationale » également absurde. Pour un bon survol de la période triste de l'histoire allemande qui a mis en honneur la « science en accordance avec la race », *cf.* Herbert Mehrtens et Steffen Richter (éd.) *Naturwissenschaft, Technik u. NS-Ideologie, Beiträge zur Wissenschaftsgeschichte des Dritten Reiches*, Frankfurt am Main 1980 ainsi que Peter Lundgreen, *Wissenschaft im Dritten Reich*, Frankfurt am Main 1985.

55 Cf. *supra*, note 19.

56 Immanuel Kant, *Fondements* (*op. cit.*), A 66, B 66.

Dans le combat politique du jour, on pourra excuser des mots durs et irréfléchis ; néanmoins, celui qui se présente à nous comme philosophe, qui prétend nous parler comme « enseignant dans l'idéal » devrait pondérer ses propos.

La philosophie ne peut « proposer une détermination positive […] et objectivement fertile » de la nation que si elle s'abstient des combats politiques du jour. Max Weber développe une argumentation similaire lorsqu'il dément dans sa conférence célèbre, « La science comme profession », une capacité spécifique de connaissance politique des savants. Malheureusement, le constat tout à fait juste de Weber, disant que « le prophète et le démagogue n'ont pas de place à la chaire d'un amphithéâtre » a été régulièrement méprisé dans un siècle de confrontations idéologiques[57].

(Traduction : Leonore Bazinek.)

[57] Max Weber, *Wissenschaft als Beruf*, Munich et Leipzig 1919, 25.